dre la langue, mais dans des occasions rares, & où le trés grand usage est nécessaire, pour déterminer au juste le sens de la phrase, ou de l'expression, qu'on voudroit emprunter d'une langue etrangere.

Les etrangers admis dans l'Academie pourroient rendre ce service, ils offriroient à chaque occasion à notre langue le secours de la leur, ils reverroient avec soin les Ouvrages que l'on voudroit transporter dans notre langue, & nous assureroient de la fidelité de ces traductions; enfin ce commerce mutuel de richesses, qui ne seroient jamais prises que pour leur veritable valeur, enrichiroit toutes les langues à la fois.

Tels sont les fruits que peut produire l'admission des Etrangers dans une Société litteraire. Qui peut mieux les sentir que l'auguste Restituteur de cette Academie? Au courage & aux succés du plus grand Heros, il joint les vertus du meilleur Roi; & à la plus parfaite connoissance des interets de sa Couronne & de son Etat, les connoissances les plus etendues dans les Sciences, les Lettres & les Arts. Rien de ce qui peut assurer leur gloire & leur avancement, peut-il lui echapper, & qui peut mieux que lui enrichir cette Academie de tous les trésors du monde litteraire? Qui peut aussi, Messieurs, en profiter mieux que vous? Votre assemblée, composée de sujets distingués en tous les genres, les embrasse tous. Aucun des objets dignes de l'attention du Philosophe, & de l'Homme de Lettres, ne vous est etranger; vous portez, enfin, le caractere de votre Souverain.

RÉPONSE de M. de MAUPERTUIS.

Personne, Mr. n'etoit si capable que vous de prouver la verité que vous venez d'etablir: mais, quelque solides que soient les raisons dont vous vous etes servi, elles tirent leur plus grande force de vous même. S'il est avantageux pour une Societé savante, d'admettre un

 certain

certain nombre d'Etrangers, dont chacun peut lui faire part des richesses de sa Nation, l'avantage est bien plus grand, lorsque l'Etranger vient d'un païs fertile, & est fort riche dans son païs.

Tel est l'Academicien que nous acquerons. Né dans la patrie des Sciences & des Beaux Arts, il est encor distingué dans ce païs, où il est si difficile de se distinguer.

Nous ne bornons donc pas nos prétentions avec vous à ce que nous pourrions attendre d'un autre : nous exigeons plus de lumieres & plus de secours. La Dissertation que vous venez de lire vous engage à nous etre utile, & nous fait voir, combien vous le pouvez.

Quand j'ai parlé, Mr. des distinctions dans lesquelles vous vivez en France, je ne pensois qu'à celles que votre esprit & vos talens vous ont acquises ; & ce sont celles qui nous frappent le plus : j'oubliois celles du Rang & de la Naissance. Vos Ancêtres, qui furent tous guerriers, dans les tems où la Noblesse Françoise ne connoissoit d'autre gloire que celle des Armes, se sont trouvés les premiers Magistrats, lorsqu'on a connu l'importance de la Magistrature, & ont honoré de leurs noms les Fastes des Academies, dés que le gout des Lettres s'est répandu. Vous etes né d'un sang également illustre dans tous les genres.

Comment pourrois-je oublier de vous parler ici d'un de ces grands hommes qui en sont sortis ? Comment pourrois-je oublier ce que je lui dois ? J'eus le bonheur d'etre connu de lui, dès mon entrée dans une Academie, à laquelle il presidoit. Depuis ce moment, il ne s'est gueres passé de jour, où je n'aye receu quelque marque de ses bontés. Amour de la Patrie, traits gravés si profondément dans nos coeurs, avec quelle force ne vous faites vous pas sentir, lorsque vous nous rappellez de tels Amis !

Quoique M. le Comte D'Argenson remplit dés lors les premieres places, la superiorité de son génie, & l'activité de son esprit,

lui

lui laissoient nécessairement quelque loisir. Ces heures de délassement, qu'il seroit permis à ceux qui sont chargés de grands travaux, de donner à des amusemens frivoles, il les donnoit aux Lettres : un nombre choisi dans les trois Academies s'assembloit chés lui, un jour marqué de chaque semaine : son amitié me fit l'honneur de m'y admettre, & me donna la confiance de m'y trouver.

Quel plaisir n'eus-je pas dans cette Societé, & quel fruit n'aurois-je pas dû en retirer ! On ne vit pas plus d'esprit, mais sûrement, il y eut moins de goût & de connoissances, dans ces Banquets fameux dont l'Antiquité nous a conservé la mémoire.

Le besoin de l'Etat vint troubler notre bonheur, & retrancher d'une vie déja si remplie, quelques momens qui lui restoient. La situation des affaires demanda M. D'Argenson dans le Ministere de tous le plus important : il ne vêcut plus que pour son Maître.

Le Roi le plus sage & le plus heureux que la France ait eu, devoit avoir un tel Ministre.